

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 AOUT 1889

## SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

## LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Malgré cela, il lui sembla que sa tête se vidait, pendant que ses tempes battaient comme des enclumes et que son visage se couvrait d'un froid mortel.

— Lui, marié ! . . .  
Elle avait parlé de sa femme comme on parle d'un rêve, sans s'arrêter à l'idée que cela fut possible.

Sans paroles, presque sans souffle la jeune fille resta paralysée durant quelques minutes.

Robert continua :

— Je vous ai dit : ma mère ! Je me trompe, celle qui m'a choisi ma future femme n'est pas ma mère. Ma vraie mère est morte en me mettant au monde ; alors la sœur de mon père, quoique bien jeune à cette époque, et en dépit de malheurs extraordinaires qui ont plus tard assailli son existence, m'a tenu lieu de celle qui n'était plus. Mais avec quel cœur, grand Dieu ! Jamais, même à vous, Clotilde, je ne pourrai dire son amour, sa tendresse, ses soins de toutes les heures.

Hélas ! cette mère si parfaite, veuve à l'aurore de sa vie, n'a eu qu'une faiblesse au monde : la fille unique qui lui avait laissé le mari qu'elle pleurait, en l'adorant toujours.

L'orpheline avait eu le temps de secouer la mystérieuse, l'immense douleur qui l'avait envahie aux premières paroles du fils de Pierre.

Vaillante, elle avait fait appel à toute son énergie :

— Et c'est avec votre cousine que votre tante veut vous marier, n'est-ce pas, Robert ? deman-  
la-t-elle doucement.

— Oui, avec elle. Mais si vous saviez comme sa nature est ingrate, sèche, dure, égoïste ! De la femme, ainsi que je la rêve, elle n'a rien. Antipathique, elle m'est, au suprême degré ! . . .

Il s'arrêta, angoissé, hésitant, malheureux . . .

Clotilde, silencieuse, n'avait pas la force de lui répondre.

— Oh ! oui ! reprit Robert, au bout de quelques secondes, je ne puis me résoudre à cette idée de la prendre pour compagne, d'en faire la mère de mes enfants surtout . . .

De nouveau, il s'interrompit.

Un grand frémissement passa sur le corps souple de la malheureuse enfant, dont le cœur maintenant se brisait.

— J'ai froid, Robert, murmura-t-elle. Allons-en ! . . .

Sa voix était si plaintive, si douce, que le jeune homme se leva tout à coup, ne pensant plus qu'à elle, oubliant tout.

— Chère petite, murmura-t-il, vous êtes à peine

vêtue, peut-être, et à l'ombre de ces grands arbres la fraîcheur de la nuit vous a saisie.

Egoïste que je suis, je n'y ai point fait attention. Voulez-vous mon pardessus ? En allant par les rues désertes, nul ne vous verra !

— Non, non, merci. Marchons un peu, cela me suffira.

Il voulu la conduire vers l'avenue de Villiers.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Rentrons du côté de Montmartre.

Il appela un cocher.

— Que faites-vous ? demanda Clotilde.

— Je vais prendre une voiture pour vous reconduire jusqu'en haut de la rue Lepic. Là, nous descendrons pour qu'on ne nous voie pas arriver ensemble devant la porte de votre maison.

Elle voulut résister, mais il la poussa dans le fiacre qui venait de s'arrêter.

Aussitôt qu'elle fut assise, il ferma les glaces, et lui enveloppa le cou avec un foulard blanc qu'il avait dans sa poche.

— Etes-vous mieux ainsi ? lui demanda-t-il pen-

mon cœur. Je n'aime pas ma cousine, je sens que je ne l'aimerai jamais parce que mon être tout entier est plein d'une autre que j'adore et à qui, seule, je veux donner ma vie ! . . .

Tandis que ses jambes se dérobaient sous elle, la malheureuse enfant crut qu'en une rosée bienfaisante le ciel lui-même descendait en elle.

— Robert ! murmura-t-elle éperdue, taisez-vous ! Il ne faut pas contrarier ou désoler celle qui vous a élevé et a été si bonne pour vous !

— Elle m'aime, aussi celle-là. Presque autant quelle aime sa fille, j'en suis sûr ! . . . Et quand elle saura quelle affection sainte, ardente et jalouse j'éprouve pour vous, ma petite Clo, tant aimée ; quand je lui aurai dit que vous seule avez fait battre mon cœur ; que sans vous, la vie me serait un trop dur fardeau, elle est trop parfaite et trop bonne pour vouloir mon malheur, peut être ma mort ! . . .

— Oh ! quelle joie et quelle douleur vous me causez, mon Robert ! . . . Moi aussi, devant vos paroles, je lis dans mon âme où je n'étais pas encore descendue ; je comprends, pour la première fois, je devine ce que vous êtes pour moi, ami si cher ! . . . Tout ! La lumière, la vie, le bonheur ! Mais en même temps, quel chagrin j'éprouve ! . . .

Par moi, une femme bonne entre toutes, qui vous a aimé, souffrira ! . . .

Par moi, une famille sera déçue dans son rêve le plus cher et peut-être désunie !

— Oh ! cela jamais. Quand vous connaîtrez ces êtres bons et parfaits qui sont mon père et ma tante, vous verrez que ce n'est point chose possible.

— Raison de plus, alors, pour que vous n'ayez pas d'autre volonté que la leur.

— Avant de vous connaître, j'avais accepté ce dur sacrifice. Aujourd'hui, je ne le puis pas.

— Et le devoir ? . . .

Il tressaillit.

Puis tout à coup, secouant la tête comme pour éloigner de lui des pensées trop douloureuses :

— Ne parlez pas de devoir quand je vous aime comme un fou, et que je prendrai n'importe quelle résolution plutôt que de renoncer à vous ! . . .

Maintenant, je suis décidé, parce que je me suis dit sérieusement, gravement, que je ne pouvais pas vivre sans vous.

Rien, mais rien entendez-vous ne me fera jamais changer. Je vais prévenir mon père

— Ecoutez-moi, mon Robert, vous me rendez heureuse à en mourir. Et rien au monde, à moi non plus, ne

se mettra jamais dans mon cœur à côté de votre souvenir. Cependant, je vous supplie de ne pas apporter la désolation dans votre famille et de bien réfléchir. Nous sommes jeunes tous les deux ; avant de prendre une détermination si grave et où le bonheur de tant de personnes est engagé, attendez.

Il venait de réfléchir que le mariage d'Adèle lui donnant un certain répit, on ne le presserait point de longtemps maintenant, chez lui, pour devenir le mari de sa cousine.

— Soit, dit-il, nous attendrons un an, si vous le voulez. Alors, comme je suis sûr de n'avoir pas changé, moi, si vous m'aimez toujours, je déclarerai à mon père que seule vous serez ma femme.

— Votre femme ! . . . moi Robert ! . . . L'orpheline sans asile ! . . . Ah ! mon Dieu ! . . . On ne meurt donc pas de joie, puisque je respire en



Clotilde suivit Suzanne des yeux, tout en détachant une rose de sa tige. — Page 94, col. 3.

dant que la voiture roulait.

Elle, charmée de ces soins délicats, de ces attentions charmantes, sentait son pauvre cœur malade prêt à éclater et à se fendre.

— Oui, oui, dit-elle très bas, merci ! . . .

Il demeura alors sans faire un mouvement, sans prononcer une parole, comprenant que sans remuer les lèvres leurs cœurs se parlaient, s'adoraient, n'ayant jamais été aussi près l'un de l'autre qu'à cette minute de silence, de recueillement et de désespoir.

En haut de la rue Lepic, la voiture s'arrêta.

Robert paya le cocher, et revint vers Clotilde. Tout un côté de la chaussée était plongé dans une ombre épaisse ; à quelques pas se trouvait la grande maison qu'habitait la jeune fille.

— Ecoutez, lui dit-il tout à coup, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous confier le secret de